

Chapitre 1

UN RÉCHAUFFEMENT DOMESTIQUE

PATRICK BANON ET YVES DELOISON

« On ne naît pas femme, on le devient », affirmait Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième sexe* en 1949. Aujourd'hui, les codes sociaux qui régissent les rapports à l'autre se réinventent. Les questions de la mixité des espaces, des métiers et des tâches domestiques sont des étapes primordiales à l'humanisation de nos sociétés. Le noyau familial devrait être le creuset autant que le reflet de cette transformation. Mais en pratique, où en est-on précisément du partage des tâches domestiques, de l'équilibre au sein du couple et des postures parentales ? La solidarité au sein du couple à même de briser le cycle des traditions est-elle enfin au rendez-vous ? État des lieux réaliste et... plaidoyer optimiste pour une accélération du mouvement vers l'égalité totale.

■ La répartition des tâches domestiques

Selon la célèbre anthropologue Françoise Héritier, la part du travail accompli par les femmes au sein des sociétés de chasseurs-cueilleurs du Paléolithique supérieur (environ 30 000 ans av. J.-C.) représentait parfois plus des deux tiers des ressources alimentaires

apportées au groupe¹. Et nous pouvons d'ailleurs remonter encore beaucoup plus loin dans le temps puisque cette répartition sexuée de la vie « professionnelle » est un fossile culturel né il y a plusieurs centaines de milliers d'années avec la responsabilité féminine de maintenir le feu du groupe. Gardiennes du foyer dès l'aube de la socialisation, il n'est pas facile de rompre avec un tel modèle culturel transmis de génération en génération.

Preuve en est que cette division sexuée du travail est loin d'avoir disparu. Sur 67 millions de travailleuses et travailleurs domestiques (aides ménagères par exemple) dans le monde, 80 % sont des femmes²... Et en 2020, aucun pays ne peut se targuer d'avoir des hommes assurant autant de travail de soin à autrui que les femmes³. Aujourd'hui encore, ces dernières effectuent 76 % de l'ensemble du travail non rémunéré de soin à autrui. Ce véritable système d'exploitation les marginalise et les assigne à un système de « don » qui a vocation à réserver en priorité aux hommes l'accès au système économique marchand. Résultat : en France, près d'un quart des mères de familles monoparentales, soit un million de femmes, vit sous le seuil de pauvreté⁴. Et depuis le début du XXI^e siècle, le temps consacré par les hommes à la garde d'enfants et aux travaux domestiques n'a augmenté que de huit minutes par jour. À ce rythme, il faudra attendre l'année 2220 pour parvenir à l'égalité des temps consacrés au travail non rémunéré⁵.

Certes, sur le papier, certains hommes ne voient prétendument plus d'inconvénient à l'idée de participer aux tâches ménagères. À la différence de leurs pères et plus encore leurs grands-pères, il s'agit même d'une contribution valorisante à leurs yeux. Reste

1 Françoise Héritier, *Masculin/Féminin – La pensée de la différence*, Odile Jacob, 1996.

2 Oxfam International, « Celles qui comptent », janvier 2020.

3 Jacques Charmes, « Unpaid Care Work and the Labour Market », *Time-Use Surveys*, 2020.

4 Oxfam France, « Pauvreté au travail, les femmes en première ligne », rapport 2018.

5 Organisation internationale du travail (OIT), « Prendre soin d'autrui : Un travail et des emplois pour l'avenir du travail décent », 2019.

que les statistiques ne démontrent rien de très probant en matière de rééquilibrage : les femmes continuent à prendre en charge l'essentiel du travail domestique quotidien, contraignant et non rémunéré. Et quand leurs compagnons s'y mettent, c'est plutôt pour se consacrer aux missions les moins rébarbatives et les plus valorisées socialement telles que la préparation des dîners festifs entre amis, le bricolage, le jardinage ou encore la partie ludique de la relation aux enfants. Mais les tâches répétitives, invisibles ou dévalorisées restent dévolues aux femmes, comme l'illustrent les très nombreuses statistiques consacrées au sujet : ainsi, 80 % des femmes contre 36 % des hommes font la cuisine ou le ménage au moins une heure par jour ; de même, 94 % des personnes ayant fait plus de 8 fois du repassage en un mois sont des femmes¹.

D'autres modèles sont pourtant possibles. Il suffit d'observer l'organisation de la vie domestique au sein des couples de même sexe, ou au sein des couples hétérosexuels dans lesquels les rôles ne sont pas genrés, mais établis sur la base d'une négociation intelligente. La répartition s'articule autour des affinités ou de l'urgence de la tâche et s'établit librement sur d'autres bases que les vieux schémas sexistes. Dit plus simplement, le premier ou la première qui s'approche de l'évier fait la vaisselle. Dans d'autres ménages, c'est la personne la plus sensible au rangement et à la propreté qui s'y attelle.

Attention enfin à l'explosion du télétravail, dont l'étincelle a été la crise de la Covid-19. Il risque d'affecter durablement le statut des femmes et des mères de famille qui ont mis du temps à se libérer de l'espace domestique pour investir l'univers professionnel. En tout cas, les voilà pour le moment renvoyées au foyer avec tout ce que cela peut impliquer, du renoncement professionnel au burn-out.

¹ Clémence Ledoux et Benoit Thuillier, « Du travail domestique masculin au travail domestique des hommes », *Terrains & travaux*, vol. 10, n° 1, 2006, p. 56-76.

Un Français actif sur cinq a pratiqué le travail à distance durant les périodes de confinement du printemps 2020 selon un sondage Odoxa-Adviso Partners. Et c'est avant tout pour les femmes que la situation s'est dégradée le plus, indique une enquête de l'INED (Institut national d'études démographiques). 29 % des hommes estiment que leur charge de travail a augmenté pendant le premier confinement, contre 36 % des femmes¹. Même les plus qualifiées se trouvent happées par des tâches domestiques et parentales telles que le suivi scolaire. Elles ont aussi passé plus de temps que d'habitude à se soucier des autres au sein des familles, passant les coups de fil aux parents et grands-parents ou leur prodiguant des soins.

On l'a compris, l'asymétrie des rôles domestiques est profondément ancrée dans l'histoire de nos sociétés, et dans un modèle triangulaire hétérosexuel de la famille père-mère-enfant(s). Pour autant, on constate des progrès, même s'ils sont lents et timides : atteindre un équilibre des rôles dans la sphère domestique est donc un enjeu capital de l'égalité des sexes, dans un va-et-vient avec la sphère professionnelle. Il faut penser les deux systèmes comme étant perméables, se nourrissant mutuellement et ce d'autant plus que les digues entre vie personnelle et vie professionnelle cèdent peu à peu.

■ Les relations au sein du couple

Les bouleversements qui concernent la place des femmes et des hommes dans tous les domaines de la société finissent par irriguer immanquablement la sphère la plus intime, celle du couple et des relations qui le construisent. Si les femmes deviennent de plus en plus autonomes, cela touche aussi les relations amoureuses et sexuelles. Moins dépendantes sur le plan des émotions, et plus décomplexées

¹ Enquête publiée par l'Ugict-CGT en mai 2020.

en matière de libido, le rééquilibrage se fait aussi dans l'intimité du couple, cassant une asymétrie de plus. La visibilité grandissante des violences faites aux femmes qui les rendent intolérables aux yeux de toutes et tous, la banalisation de l'évocation du plaisir féminin dans les publicités, l'hyper vigilance des réseaux sociaux à la moindre image médiatique enfermant les femmes dans une posture d'objet sexuel sont autant d'éléments qui bouleversent les relations amoureuses et sexuelles. Cependant, cette évolution se confronte à des désirs paradoxaux. D'une part, on attend de moins en moins des hommes une masculinité viriliste, on les demande aussi sensibles et capables d'extérioriser leurs émotions. D'autre part, on commence à observer certains hommes de moins en moins à l'aise avec l'image d'une femme soumise à leur désir. Mais reste à savoir sur quelle échelle de temps et pour quel équilibre coûts/bénéfices les relations au sein du couple vont changer, tant se jouent dans l'intime des reproductions de schémas ancrés dans notre socio-culture et dans des archaïsmes d'un pseudo-romantisme qui fait notre histoire.

Au-delà des dynamiques relationnelles au sein du couple, il nous faut enfin citer une autre injonction sexiste pesant sur les épaules des femmes sans vraiment s'imposer aux hommes : l'apparence. Certes, ces dernières années a émergé une remise en cause du diktat de la perfection et de son poids financier pour les femmes. Une poignée d'entre elles s'émancipe en renonçant au maquillage, aux teintures de cheveux ou encore à l'épilation. De même, la parole ose enfin se libérer autour des règles, qui concernent pourtant la moitié de l'humanité ! Mais il s'agit là d'un mouvement encore marginal. Vieilles comme le monde, les menstruations restent un tabou ou, pire, une honte, y compris au sein du couple et sont encore perçues comme impures par certain.e.s. À n'en pas douter, s'impose aujourd'hui la nécessité de remettre en cause les croyances et de briser les silences.

■ La posture de parent

Les nouveaux « papas poules » se harnachent d'un porte-bébé comme symbole de leur modernité tandis que les mères changent les couches de leur nourrisson pour la quatrième fois de la journée dans une banale invisibilité. À l'instar des tâches domestiques, un indéniable « deux poids deux mesures » en matière de parentalité perdure au sein des familles, tout au moins si l'on se contente d'observer le temps qui y est consacré.

Quoi qu'il en soit, le mariage pour tous a permis à notre société de vivre une révolution renouvelant les modèles. Bousculant par ricochet l'idée même de chef de famille incarné par l'homme, l'adoption ouverte aux couples homosexuels et la PMA (procréation médicalement assistée) soulignent qu'un gamète n'est pas suffisant pour faire un bon parent.

Pour autant, le « père courant d'air » reste la norme dans bien des familles. La cause de cette répartition inéquitable est avant tout financière. La carrière de celui ou celle qui gagne le plus étant presque toujours privilégiée, l'écart de revenus en faveur des époux désigne encore le plus souvent les femmes pour s'occuper des enfants. Et pendant que celles-ci travaillent gratuitement à la maison au détriment de leur activité professionnelle rémunérée, leurs maris s'enrichissent. Problème : un couple sur trois divorce en France (et même un sur deux en région parisienne) et la monoparentalité reste un concentré de pauvreté car ces familles monoparentales sont neuf fois sur dix composées d'une femme. Avec un salaire le plus souvent inférieur à celui de leur ex-conjoint alors même qu'elles assument logement et nourriture des enfants, elles ne s'en sortent pas.

Néanmoins, l'augmentation du mode de garde alternée en cas de divorce rebat les cartes du modèle familial et devient un indicateur intéressant sur la répartition des rôles qui s'équilibre peu à peu.

Selon les chiffres de l'Insee, 12 % des divorces en 2003 donnaient lieu à une garde alternée (le ou les enfants une semaine sur deux et la moitié des vacances). Ce taux était de 21 % en 2012 et de 25 % en 2018. Et il n'y a aucune raison d'imaginer que cette courbe va s'infléchir compte tenu, d'une part, de la désexuation des formations et des métiers qui fait augmenter la part des femmes dans la sphère professionnelle et, d'autre part, des appétences des hommes à remplir leur rôle de père dans la sphère domestique. Quoi qu'on en pense, notre société banalise progressivement ce mode de garde qui impacte les rôles domestiques tout autant que la disponibilité professionnelle : c'est celui ou celle qui n'a pas les enfants qui peut travailler plus librement.

Le féminisme n'est pas un projet de concurrence entre masculin et féminin. C'est un projet humaniste et universel, un véritable bouleversement sociétal qui concerne autant les femmes que les hommes, apte à redéfinir les structures de parentalité. Il s'agit d'un principe de réunification universelle de tout ce qui jadis a été séparé par les diverses traditions. La répartition des rôles n'est plus figée par des codes historiques mais répond à l'inclusion dans la vie privée de responsabilités parentales désésexualisées. Un père peut être maternel, et une mère paternelle. Homme « à cœur de femme », femme « à cœur d'homme » pour paraphraser l'anthropologue américain Oscar Lewis¹.

L'une des étapes de cette réunification passe par la répartition nouvelle du rapport d'un parent avec son enfant. La durée du congé paternité a doublé en France pour compter 28 jours depuis juillet 2021, dont 7 jours obligatoires. Cette avancée pour l'égalité femmes-hommes attribue au père un temps de parentalité que

¹ Oscar Lewis décrivait en 1941 ainsi les Indiens Piegan canadiens dont certaines femmes maîtrisent parfaitement des tâches à la fois réputées masculines et féminines, notamment sacrées.

la tradition patriarcale ne lui avait jamais accordé. Le féminisme permet ici que soit reconnue au père sa paternité. Néanmoins, alors que 7 pères salariés sur 10 ont eu recours à leur congé en 2016, les travailleurs indépendants ne sont que 3 sur 10¹. Ce qui perpétue l'idée d'une expertise des femmes en matière domestique, nourrit leur assignation au foyer et continue de dédouaner les pères de leurs responsabilités parentales.

■ Conclusion

Les évolutions dans la sphère domestique peuvent, comme souvent dans une période de transition, être analysées avec le prisme du verre à moitié vide ou à moitié plein. D'un côté, comment ne pas faire le constat d'une asymétrie des rôles qui perdure concernant la répartition des tâches, les places au sein du couple et la posture parentale ? Mais d'un autre côté, même si cela ne va jamais assez vite, les asymétries se réduisent sur tous ces champs de confrontation. Et ce versant est celui du sens de l'histoire, il faut maintenant enfoncer le clou et sceller cette dynamique pour qu'elle devienne irréversible.

¹ Sources : Direction de la recherche, des études, de l'évaluation et des statistiques (Drees), 2019.